

Les croisés pillent Constantinople (1204).

« Alors de partout, les places, les maisons à deux ou trois étages, les établissements sacrés, les couvents, les monastères d'hommes et de femmes, les divins sanctuaires et même la Grande Église de Dieu¹, le palais impérial, furent envahis de guerriers, porte-glaives privés de raison qui respiraient le meurtre, portaient le fer, la lance, l'épée et le poignard, archers, cavaliers ; ils lançaient des regards terribles, criaient comme Cerbère² et soufflaient comme Charon³, pillaient les saintes maisons, saccageaient les objets divins, insultaient au sacré. Les saintes images, murales ou mobiles, du Christ, de la Mère de Dieu et des saints, qui, depuis l'éternité, plaisaient à Dieu, ils les jetaient à terre. Ils proféraient insanités et blasphèmes, arrachaient les enfants aux mères et les mères aux enfants, violentaient sans honte les vierges dans les enceintes consacrées, sans craindre le châtimement divin ni la vengeance des hommes.

Ils dénudaient la poitrine des femmes pour voir si une parure ou un objet d'or accroché s'y cachait ; ils défaisaient les coiffures et retiraient les voiles des têtes. [...] Partout, ce n'était que lamentations, cris de douleur et de malheur. [...] ils massacraient les nouveau-nés, tuaient les femmes tempérantes⁴, dénudaient même les femmes âgées et les outrageaient. Ils torturaient les moines, les frappaient du poing, leur foulaient le ventre de leurs talons, rouant de coups ces corps vénérables. Ils versaient du sang mortel sur les saintes tables et, sur chacune, à la place de l'Agneau de Dieu sacrifié pour le salut du monde, on traînait des gens comme des moutons pour leur trancher la tête. Tel était le respect pour les choses de Dieu de ceux qui portaient sur leurs épaules la Croix du Christ ! »

Témoignage du métropolite d'Éphèse, Jean Masarités.

Selon Nicetas Choniata :

« Les ennemis ne trouvant plus de résistance, firent tout passer au fil de l'épée, sans distinction d'âge, ni de sexe. Ne gardant plus de rang, et courant de tous côtés en désordre, ils remplirent la ville de terreur, et de désespoir.

[...]

Lorsque les ennemis virent que personne ne se présentait pour les combattre, que les chemins s'aplanissaient sous leurs pieds, que les rues s'élargissaient pour leur donner passage, que la guerre était sans danger, et les Romains [Byzantins] sans résistance, que par un bonheur extraordinaire, on venait au-devant d'eux, avec la croix et les images du Sauveur, pour les recevoir comme en triomphe, la vue de cette troupe suppliante n'amollit point leur dureté, ni n'apaisa point leur fureur. Au contraire, tenant leurs chevaux qui étaient accoutumés au tumulte de la guerre, et au son de la trompette, et ayant leurs épées nues, ils se mirent à piller les maisons et les églises. Je ne sais quel ordre je dois tenir dans mon discours, ni par où je dois commencer, continuer et achever le récit de impiétés que ces scélérats commirent. Ils brisèrent les saintes images, qui méritent les adorations des fidèles. Ils jetèrent les sacrées reliques des martyrs en des lieux que j'ai honte de nommer. Ils répandirent le Corps et le Sang du Sauveur. Ces précurseurs de l'Antéchrist, ces auteurs des profanations, qui doivent précéder son arrivée, prirent les calices et les ciboires, et après en avoir arraché les pierreries et les autres ornements, ils en firent des coupes à boire. Ils dépouillèrent Jésus-Christ, et jetèrent ses vêtements au feu comme les Juifs les y avaient jetés autrefois. Il ne manqua rien à leur cruauté, que de lui percer le côté pour en tirer du Sang. On ne saurait songer sans horreur à la profanation qu'ils firent de la grande Église Sainte-Sophie. Ils rompirent l'autel, qui était composé de diverses matières très précieuses, et qui était le sujet de

¹ Sainte-Sophie.

² Cerbère, dans la mythologie grecque, chien à trois, cinquante ou cent têtes qui gardait les Enfers. Orphée le charma avec sa lyre ; Héraclès le dompta au cours d'un de ses «douze travaux».

³ Charon, dans la mythologie grecque, nocher des Enfers ; il passait les morts de l'autre côté de l'Achéron pour une obole.

⁴ Modérées dans les plaisirs des sens.

l'admiration de toutes les nations, et en partagèrent entre eux les pièces, comme le reste des ornements dont mon discours ne peut égaler la beauté ni le prix. Ils firent entrer dans l'Église des mulets et des chevaux, pour emporter les vases sacrés, l'argent ciselé et doré qu'ils avaient arraché de la chaire, du pupitre, et des portes, et une infinité d'autres meubles, et quelques-unes de ces bêtes étant tombées sur le pavé qui était fort glissant, ils les percèrent à coups d'épée, et souillèrent l'église de leur sang et de leurs ordures. Une femme chargée de péchés, une servante des démons, une prêtresse des furies, un repaire d'enchantement et de sortilèges, s'assit dans la chaire patriarcale, pour insulter insolemment à Jésus-Christ; elle y entonna une chanson impudique, et dans l'église. On commettait toutes ces impiétés avec le dernier emportement, sans que personne fût paraître la moindre modération.

Après avoir exercé une rage si détestable contre Dieu, ils n'avaient garde d'épargner les dames vertueuses, les filles innocentes, et les vierges qui lui étaient consacrées. Il n'y avait rien de si difficile que d'adoucir l'humeur farouche de ces barbares, que d'apaiser leur colère, que de gagner leur affection. Leur bile était si échauffée, qu'il ne fallait qu'un mot pour la mettre en feu. C'était une entreprise ridicule, que de vouloir les rendre traitables, et une folie que de leur parler avec raison. Ils tiraient quelquefois le poignard contre ceux qui résistaient à leurs volontés. On n'entendait que cris, que pleurs, que gémissements, dans les rues, dans les maisons, et dans les églises. Les personnes illustres par leur naissance, paraissaient dans l'infamie; les vieillards vénérables par leur âge, dans le mépris; les riches dans la pauvreté. Il n'y avait point de lieu qui ne fût sujet à une rigoureuse recherche, qui ne pût servir d'asile.

O Dieu ! que d'affliction, que de misère ! Nous avons vu l'abomination de la désolation dans le lieu saint, nous y avons entendu des paroles artificieuses de la prostituée, et nous y avons été témoins des autres profanations si contraires à la sainteté de notre religion. Voilà une partie des crimes que les nations d'Occident ont commis contre peuple de Jésus-Christ. Ces barbares n'ont usé d'humanité envers personne. Ils n'ont rien épargné. Ils ont tout pris, et tout enlevé. Voilà donc ce que nous promettaient ce hausse-cou doré, cette humeur fière, ces sourcils élevés, cette barbe rasée, cette main prête à répandre le sang, ces narines qui ne respirent que la colère, cet œil superbe, cet esprit cruel, cette prononciation prompte et précipitée. Ou plutôt, c'est ce que vous nous promettiez, vous qui voulez passer pour savants, pour sages, pour fidèles, pour véritables, pour sincères, pour justes, pour vertueux, et pour plus pieux, et plus religieux observateurs des commandements de Dieu, que nous autres Grecs. Je parle sérieusement, et sans railler; car quel commerce y a-t-il entre la lumière et les ténèbres ? Ce que j'ai à ajouter est encore plus important. Vous vous étiez chargés de la Croix, et vous nous aviez juré et sur elle, et sur les Saints Évangiles, que vous passeriez sur les terres des chrétiens sans y répandre de sang, et sans vous détourner ni à droite, ni à gauche. Vous nous aviez dit que vous n'aviez pris les armes que contre les Sarrasins, et que vous ne les vouliez tremper que dans leur sang. Vous aviez promis de vous abstenir de la fréquentation de vos femmes, dans le temps que vous porteriez la Croix comme des soldats enrôlés sous les enseignes du Sauveur. Il est évident, cependant, que bien loin de défendre son tombeau, vous outragez les fidèles qui sont ses membres. Bien loin de porter la Croix, vous la profanez, et vous la foulez aux pieds. Pendant que vous faites profession d'aller chercher une perle précieuse, vous jetez dans la boue la perle précieuse du corps adorable de notre Dieu. Les Sarrasins en ont usé avec moins d'impiété. Quand ils étaient maîtres de Jérusalem, ils traitaient les Latins avec quelque sorte de douceur. Ils ne violaient point la pudicité de leurs femmes. Ils n'emplissaient point de corps morts le sépulcre du Sauveur. Le jour de la prise de la ville, ces brigands ayant pillé les maisons où ils étaient logés, demandèrent aux maîtres où ils avaient caché leur argent, usant de violences envers les uns, de caresses envers les autres, et de menaces envers tous, pour les obliger à le découvrir. Ceux qui étaient si simples que d'apporter ce qu'ils avaient caché, n'en étaient pas traités avec plus de douceur que les autres. Ils ressentaient les mêmes effets de l'orgueil et de la cruauté de leurs hôtes. Ceux qui commandaient parmi nous ayant laissé la liberté de sortir à ceux qui le désiraient, on voyait des troupes d'habitants qui s'en allaient enveloppés de méchants manteaux, avec des visages pâles et défigurés, avec des yeux rouges, et qui répandaient plutôt du sang que des larmes. Les uns regrettaient leur argent, les autres ne croyant pas que leur argent méritât d'être regretté, pleuraient l'enlèvement de leurs filles, la mort de leurs femmes, ou quelque autre perte semblable.

Pour dire quelque chose de ce qui m'arriva en cette triste journée, plusieurs de mes amis se retirèrent en ma maison, parce qu'elle était bâtie sous une galerie qui la rendait fort sombre. Elle avait une entrée secrète dans la grande église; mais il n'y avait point de secret qui pût échapper à la curiosité de nos ennemis, et la sainteté du lieu ne nous servit de rien pour nous garantir de leur fureur. En quelque endroit qu'on se pût cacher, on était pris, et emmené. J'avais retiré un Vénitien avec sa femme et ses enfants, qui me servit fort utilement. Bien qu'il ne fût que marchand, il prit les armes comme un soldat, et feignant

d'être des ennemis, et parlant avec eux en leur langue, il défendit longtemps ma porte. Mais, enfin, ne pouvant plus résister à la multitude, qui entra en foule, et principalement aux Français, qui se vantaient de ne rien craindre que la chute du ciel sur leurs têtes, il nous conseilla de nous sauver, de peur d'être chargés de chaînes, et d'avoir le déplaisir de voir nos filles violées en notre présence. Marchant donc sous la conduite de ce fidèle défenseur, comme si nous eussions été ses prisonniers, nous allâmes vers les maisons des Vénitiens qui étaient de nos amis. Lorsque nous fûmes arrivés au quartier qui était échu aux Français, nous fûmes abandonnés par nos valets, qui s'écartèrent lâchement de côté et d'autre, et obligés de porter nous-mêmes nos enfants qui ne pouvaient encore marcher. Nous parfîmes un samedi, cinquième jour de la prise. L'hiver approchait et ma femme était grosse, de sorte qu'il me semblait que c'était un accomplissement de la parole par laquelle le Sauveur nous avertit de prier Dieu que notre fuite n'arrive point en hiver, ni au jour du sabbat, et de la prédiction par laquelle il prononce malheur sur les femmes qui seront ou enceintes ou nourrices. Plusieurs de nos parents et de nos amis, s'étant joints à nous aussitôt qu'ils nous eurent aperçus, nous marchâmes tous ensemble, et nous rencontrâmes des gens de guerre assez mal armés. Les uns avaient de longues épées pendues à leurs chevaux. Les autres des poignards attachés à leur ceinture. Les uns étaient chargés de butin. Les autres fouillaient leurs prisonniers, pour voir s'ils ne cachaient point un bon habit sous un méchant, où s'ils n'avaient point d'argent. D'autres regardaient de belles femmes avec les mêmes yeux que s'ils eussent dû en jouir à l'heure même. Nous mîmes celles que nous avions au milieu de nous, comme au milieu d'une bergerie, et nous les avertîmes de salir avec de la boue, ces visages qu'elles embellissaient autrefois avec du fard, de peur que l'éclat de leur teint n'attirât les yeux des spectateurs curieux, n'allumât les désirs, et n'excitât la fureur des ravisseurs cruels, qui crussent avoir droit de faire tout ce que permet la licence de la guerre. Ayant le cœur serré de douleur, nous levions les mains au ciel, nous frappions nos poitrines, et nous priions Dieu qu'il lui plût de nous préserver de la violence de ces bêtes cruelles. Comme nous étions près de passer par la Porte dorée, un barbare impie et violent, enleva près de l'église de saint Mocius martyr, la fille d'un magistrat, comme un loup enlève une brebis. Le père accablé de vieillesse et de maladie, fit en même temps un faux pas, et tomba dans la boue, d'où se tournant vers moi, qui ne lui pouvais servir que d'un appui aussi faible que celui du figuier, et m'appelant par mon nom, il me conjura de l'assister. Je suivis donc le ravisseur, m'écriant contre sa violence, et joignant à mes cris des gémissements lamentables, et des gestes propres à exciter la pitié. J'implorai le secours des soldats qui passaient, et qui pouvaient entendre quelques mots de notre langue. Je leur pris les mains, et leur fis des caresses. Enfin, j'en ai touché si fort quelques-uns, qu'ils me promirent de venger ce rapt. Je les menai donc à la maison où le ravisseur avait enfermé la fille, et où il se tenait à la porte, pour repousser ceux qui auraient envie d'y entrer. Je leur dis en leur montrant du doigt : «Voilà le coupable qui a violé en plein jour l'ordonnance par laquelle vous avez défendu de toucher aux femmes mariées, aux jeunes filles, aux vierges consacrées à Dieu, et laquelle vous avez fait serment d'observer. Défendez-nous contre cette violence, par l'autorité de vos lois, et par la force de vos armes. Soyez sensibles aux larmes qui coulent de mes yeux, puisque Dieu même s'y laisse toucher et que la nature nous les a données pour exciter de la compassion, et pour obtenir de l'assistance. Que si vous avez des enfants, je vous conjure, par ces précieux gages de vos mariages, par le tombeau du Sauveur, et par le respect que vous avez pour ses commandements, qui défendent aux chrétiens de faire aux autres ce qu'ils ne voudraient pas qu'on leur fit, de ne pas mépriser ma prière.» J'animai de telle sorte ces gens de guerre par ces paroles, qui m'étaient venues sur-le-champ à la bouche, qu'ils me promirent de me rendre la fille qui avait été enlevée. Le ravisseur transporté d'amour, et de colère, se moquait d'abord de leurs demandes; mais quand il vit qu'ils agissaient sérieusement, et qu'ils le menaçaient de le faire pendre, il rendit la fille, que le père fut ravi de revoir. S'étant donc levé, il continua, avec nous le voyage. Dès que nous fûmes hors de la ville, chacun commença à remercier Dieu de sa protection, ou à déplorer son malheur, comme il le trouva à propos. Pour moi, je me prosternai à terre, et je me plaignis aux murailles de qu'elles demeuraient seules insensibles aux calamités publiques, et de ce qu'elles se tenaient debout, au lieu de se fondre en larmes. »

Nicetas Choniata dans Duc de Castries, La conquête de la Terre Sainte par les croisés, Paris, Éditions Albin Michel, 1973, p. 344-350.

Selon Geoffroi de Villehardouin :

« Le marquis Boniface de Montferrat chevaucha tout le long du rivage vers Bouchelion [le palais de Boucoléon]; et quand il fut là, le palais lui fut rendu, la vie sauve pour ceux qui étaient dedans. Là furent trouvées la plupart des hautes dames qui s'étaient enfuies au château; là fut en effet trouvée la sœur du roi de France qui avait été impératrice, et la sœur du roi de Hongrie, qui avait aussi été impératrice, et beaucoup d'autres dames. Du trésor qui était en ce palais il n'en faut pas parler; car il y en avait tant que c'était sans fin ni mesure.

Tout comme ce palais fut rendu au marquis Boniface de Montferrat, fut rendu celui de Blaquerne à Henri, frère du comte Baudouin de Flandre, la vie sauve à ceux qui étaient dedans. Là aussi fut trouvé un si grand trésor qu'il n'y en avait pas moins qu'en celui de Bouchelion. Chacun garnit de ses gens le château qui lui fut rendu, et fit garder le trésor. Les autres gens qui étaient répandus par la ville gagnèrent aussi beaucoup; et le butin fait fut si grand que nul ne vous en saurait dire le compte, d'or et d'argent, de vaisselles et de pierres précieuses, et de satins et de draps de soie, et d'habillements de vair, de gris et d'hermines, et de tous les riches biens qui jamais furent trouvés sur terre. Et bien témoigne Geoffroi de Ville-Hardouin le maréchal de Champagne, à son escient et en vérité, que jamais, depuis que le monde fut créé, il n'en fut autant gagné en une ville.

Chacun prit hôtel ainsi qu'il lui plut, et il y en avait assez. Ainsi se logea l'armée des pèlerins et des Vénitiens, et grande fut la joie de l'honneur et de la victoire que Dieu leur avait donnés; car ceux qui avaient été en pauvreté, étaient dans la richesse et les délices. Ils firent ainsi la Pâque fleurie [18 avril 1204] et la grande Pâque [25 avril] après, dans cet honneur et dans cette joie que Dieu leur avait donnés. Et ils en durent bien louer Notre-Seigneur; car ils n'avaient pas plus de vingt mille hommes d'armes entre eux tous; et par l'aide de Dieu ils avaient pris quatre cent mille hommes ou plus, et dans la plus forte ville qui fût en tout le monde (et c'était une grande ville), et la mieux fortifiée. »

Geoffroi de Villehardouin, Histoire de la conquête de Constantinople, Paris, Librairie Hachette et cie, 1870, pp. 92-93. Traduction par Natalis de Wailly.

Selon Gunther de Pairis :

« Une fois la ville prise, et devenue nôtre par droit de conquête, les vainqueurs s'employèrent avec ardeur à la piller. Alors l'abbé Martin se mit, lui aussi, à songer à la part qu'il pourrait retirer du butin, afin de ne pas rester seul les mains vides au milieu de toute une armée enrichie. Il se proposa donc de diriger vers quelque proie ses mains consacrées. Mais, parce qu'il n'estimait pas convenable de porter la main sur le butin séculier, l'idée lui vint de se tailler une part de ces reliques dont il savait qu'il y avait grande abondance en ces lieux.

Présageant je ne sais quelle grande aventure, il prit avec lui un compagnon, et gagna une église que l'on tenait là-bas en grande vénération, parce qu'elle abritait la noble sépulture de la mère du très illustre empereur Manuel, ce qui était quelque chose pour les Grecs, mais dont les nôtres n'avaient cure. On conservait là un important trésor d'argent provenant de toute la région d'alentour, ainsi que de précieuses reliques, apportées des églises et des monastères voisins, dans le vain espoir de les mettre en sécurité en ces lieux; mais les nôtres l'avaient su, dès avant la prise de la ville, par ceux que les Grecs avaient expulsés. Une foule de pèlerins fit irruption en même temps dans l'église; mais tandis que les autres s'employaient avec ardeur à mettre à sac l'argent, l'or et tout ce genre d'objets de prix, Martin, lui, estimant que seuls des objets sacrés valaient la peine de commettre un sacrilège, gagna un lieu plus secret: la sainteté des lieux lui semblait promettre ce qu'il souhaitait par-dessus tout découvrir. Il se trouva là en présence d'un vieillard, avec une belle tête, une chevelure et une barbe abondante. C'était un prêtre, mais son allure était bien différente des prêtres de chez nous; aussi Martin, persuadé d'avoir affaire à un laïque, sans perdre son calme, mais prenant une voix redoutable, l'apostropha violemment disant : « Allez, perfide vieillard, montre-moi les plus riches des reliques que tu gardes, ou la mort immédiate châtiara ton refus ! »

Le vieillard, effrayé, plus par le bruit que par les paroles, car s'il entendait le bruit il ne pouvait comprendre les paroles, sachant qu'il ne pourrait se faire comprendre de Martin en grec, entreprit dans le peu de latin qu'il savait, d'apaiser notre homme et de fléchir une colère qui n'était que feinte. En réponse alors, l'abbé,

dans le peu de mots de sa langue qu'il put à grand-peine rassembler, fit comprendre au vieillard ce qu'il exigeait de lui. Alors ce dernier, considérant son visage et son habit, préférant laisser un religieux s'emparer avec crainte et révérence de saintes reliques, plutôt que de risquer de voir des séculiers les souiller de leurs mains ensanglantées, ouvrit devant lui un coffre de fer. Et il lui découvrit ce trésor désirable que Martin préférerait et désirait plus que toutes les autres richesses de la Grèce. Quand il le vit, l'abbé se hâta d'y plonger avidement, y allant des deux mains, puis, retroussant son vêtement le plus vivement qu'il put, il en remplit le creux avec son saint sacrilège. Le clerc qui l'accompagnait en fit de même. Ils dissimulèrent ainsi ce qui leur paraissait le plus précieux, puis, sans marquer de temps d'arrêt, ils sortirent...

Ainsi chargé, il allait, pressant le pas, vers les navires. Ceux qui le voyaient, qui le connaissaient et l'aimaient, et qui, de leur côté, pressaient le pas vers le butin, lui demandaient en riant: «Avez-vous fait quelque rapine?» ou «De quels objets allez-vous ainsi chargé?» Et lui, souriant, comme toujours, et affable: «Tout a bien marché pour nous», disait-il - et eux de répondre: «Grâce en soient rendues à Dieu!» et il passait, en hâte, supportant avec peine tout ce qui pouvait le retarder. »

Gunther de Pairis dans Geoffroy de Villehardouin et Robert de Clari, Ceux qui conquièrent Constantinople, Paris, Union générale d'éditions, 1966, pp. 211-213. Traduction du comte Riant, Exuviae Sacrae Constantinopolitanae, tome I, Genève, 1877.

Selon Robert de Clari :

« Quand les Français entendirent cela [que Murzuphle avait abandonné la ville], alors ils en furent tout joyeux; et puis on fit crier alors par tout le camp que nul ne prît hôtel avant qu'on eût réglé comment on les prendrait. Puis alors s'assemblèrent les hauts hommes et les riches, et ils décidèrent entre eux de telle façon que la menue gent n'en sut rien, pas plus que les chevaliers pauvres de l'armée, qu'ils prendraient les meilleurs hôtels de la ville; et c'est depuis lors qu'ils commencèrent à trahir la menue gent, et à user de leur mauvaise foi et à être mauvais compagnons, ce qu'ils ont payé depuis bien cher, comme nous vous le dirons après. Ils envoyèrent donc saisir tous les meilleurs et le plus riches hôtels de la ville, de telle façon qu'ils les eurent tous saisis avant que les pauvres chevaliers ou la menue gent de l'armée s'en aperçussent. Et, quand les pauvres gens s'en aperçurent, alors ils s'en allèrent donc à qui mieux mieux, et ils prirent ce qu'ils purent saisir; ils en trouvèrent pas mal, car la cité était fort grande et fort peuplée. Et le marquis fit prendre le palais Bouke de Lion [Boucoléon], et le monastère Sainte-Sophie et les maisons du patriarche; et les autres hauts hommes ainsi que les comtes firent prendre les plus riches abbayes et les plus riches palais qu'on put y trouver, car, à partir du moment où la ville fut prise, on ne fit de mal ni aux pauvres ni aux riches. Au contraire, s'en alla qui voulut s'en aller, et qui le voulut resta; et ce furent les plus riches de la ville qui s'en allèrent.

Puis après on commanda que tout le butin fût apporté à une abbaye qui était dans la ville. C'est là que l'on apporta le butin, et l'on choisit dix chevaliers hauts hommes parmi les pèlerins et dix Vénitiens, que l'on considérait comme loyaux, et on les commit à la garde de ce butin. Et, lorsque le butin eut été apporté là, qui était si riche et comportait tant de riche vaisselle d'or et d'argent et d'étoffes brodées d'or et tant de riches bijoux que c'était une vraie merveille que le butin qui fut apporté là, alors jamais, depuis que le monde fut créé, on ne vit ni ne conquist un butin aussi grand, aussi noble, aussi riche, ni au temps d'Alexandre, ni au temps de Charlemagne, ni avant, ni après. Et je ne crois pas, quant à moi, que dans les quarante plus riches cités du monde il y aurait autant de richesse qu'on en trouva à l'intérieur de Constantinople. Et d'ailleurs, les Grecs attestaient que les deux tiers de la richesse du monde se trouvaient à Constantinople, et le troisième tiers épars dans le monde. Et ceux-là mêmes, qui devaient garder le butin, ceux-là prenaient les bijoux d'or ou des étoffes de soie brodées d'or, ou ce qu'il aimait le mieux, et puis il l'emportait. C'est de cette façon qu'ils commencèrent à voler, si bien qu'on ne fit jamais de partage pour le commun de l'armée, ou les pauvres chevaliers ou les sergents qui avaient aidé à gagner le butin, sauf pour le gros argent, comme les bassines d'argent que les dames de la cité emportaient aux bains. Et le reste du bien qui était encore à partager fut dilapidé vilainement, comme je vous l'ai dit, mais les Vénitiens en eurent néanmoins leur moitié; quant aux pierres précieuses et au grand trésor qui restait à partager, tout cela s'en alla vilainement comme nous vous le dirons après. »

Geoffroy de Villehardouin et Robert de Clari, Ceux qui conquièrent Constantinople, Paris, Union générale d'éditions, 1966, pp. 191-193. Traduction inspirée de Pierre Charlot, Poèmes et récits de la vieille France, Paris, De Boccard, 1939